

**Zitiervorschlag:** Anonyme (Claude de Crébillon) (Hrsg.): "No. 1.", in: *La Bigarure*, Vol.12\001 (1751), S. 3-8, ediert in: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Hrsg.): *Die "Spectators" im internationalen Kontext. Digitale Edition*, Graz 2011-2019, [hdl.handle.net/11471/513.20.5114](https://hdl.handle.net/11471/513.20.5114)

## No. 1.

ENFANS *des hommes*, nous crie un de nos plus Saints Prophetes, *jusques à quand aurez-vous le cœur apesanti ! Pourquoi aimez-vous la vanité ? Pourquoi courez-vous après le Mensonge*<sup>1</sup> ? . . . Pourquoi, Monsieur ? . . . Par une suite de cette idée, & de cet attrait pour le plaisir, avec les quels nous naissons tous, de ce desir insatiable que nous avons pour la félicité, que nous croyons trouver, mais qui ne se rencontre point sur la terre. Non, toute grande qu'elle est, son étendue, presque immense, ne peut remplir la capacité, encore plus vaste, de notre cœur ; tous les trésors les plus précieux, toutes les richesses qu'elle renferme dans son sein ; la beauté & la variété des objets presque innombrables qu'elle étale à nos yeux ; les delices sans nombre, & de toute espece, qu'elle nous presente ; toutes ces choses peuvent bien, à la vérité, l'amuser pendant quelques moments ; mais jamais le satisfaire, encore moins le rassasier. C'est ce qu'ont éprouvé, & qu'éprouvent encore tous les jours, ceux qui après s'être, pour ainsi dire, enyvrez dans des torrents de plaisirs, font ensuite quelques réflexions sur eux-mêmes. Ils en reconnoissent le néant & la futilité ; & regrettent, avec juste raison, le tems qu'ils ont perdu à courir après.

QU'ON est heureux, Monsieur, quand on peut être convaincu de bonne heure de cette interessante verité ! Que de folies elle épargne à ceux qui, dans leur jeunesse, font ces sages réflexions ! Mais que le nombre en est petit ! C'est dans la vue de l'augmenter, sans doute, s'il est possible, qu'un de nos Poëtes, qui ne peut être qu'un honête homme, & ce qu'on appelle véritablement un homme de bien, vient de mettre dans tout son jour cette grande & importante vérité, dans une très belle piéce, à la-quelle je m'assure que vous ne refuserez pas l'approbation que lui ont donnée généralement ici toutes les personnes qui l'ont lue. La voici.

## ODE

*Sur le faux Bonheur de ce Monde.*

ENFIN ma raison éclairée

Sort des ténèbres de l'erreur.

D'une Idole trop adorée

Je connois l'attrait imposteur.

Oui, Mortels, les Beutez Mondaines

Sont plutôt l'objet de vos peines,

Que de votre félicité ;

Et les plaisirs, dans la nature,

Ne sont qu'une belle peinture

Qui brille sans réalité.

L'HOMME, en bute à ses vains caprices,

Esclave des illusions,

Ne suit que le penchant des vices,

Et la fougue des passions.

---

<sup>1</sup> Psalm. IV. Vs. 3.

De la raison, qu'il devrait suivre,  
 Ennemi constant, il se livre  
 A ses impetueux desirs :  
 Pour eux sans cesse il se tourmente ;  
 Peine inutile, qui n'enfante  
 Que des regrets, & des soupirs.  
 ICI-bas aucun bien solide  
     Ne peut attacher notre cœur.  
 La seule Opinion décide  
 De la verité du Bonheur.  
 Selon le goût qui le domine  
 Chacun differemment chemine  
 Pour arriver au terme heureux ;  
 Mais toujours loin de la barriere  
 On s'égare dans la carriere,  
 Et le but échape à nos yeux.  
 LA possession dans ce monde  
     N'est que la Mere du desir.  
 A mesure que tout abonde,  
 On n'apprend que mieux à gémir.  
 Pauvre jusque dans l'opulence,  
 Plus l'homme est riche, plus il pense  
 Par ses soins à le devenir.  
 Un Prince, après mille conquêtes,  
 S'afflige de voir sur nos têtes  
 D'autres Mondes à conquérir.  
 OUVRONS les fastes de l'Histoire ;  
     Qu'y vois-je ? des hommes fameux,  
 Des hommes vouez à la Gloire ;  
 Mais où sont les hommes heureux ?  
 Esclaves de la Renommée,  
 Leurs cœurs, avides de fumée,  
 Sentoient mille chagrins divers ;  
 Et ces brillants Foudres de Guerre  
 Qui fixoient le sort de la Terre,  
 Gémissoient dans leurs propres fers.  
 S'IL existoit dans la Nature  
     Un genre de félicité,  
 Pour nous en tracer la peinture  
 Pourquoi tant de varieté ?  
 Jadis mille Visionnaires  
 Dans ces différentes chimeres  
 Crurent trouver de vrais appas ;  
 Et, divisez dans leurs Ecoles,  
 Forgeoient des Systèmes frivoles  
 Sur un bien qu'ils ne goûtoient pas.  
 A-PEINE l'homme vient de naître,  
     Qu'il nous temoigne ses douleurs.  
 Ses premiers cris nous font connoître  
 Qu'il ressent déjà ses malheurs.

Coupable du crime d'un Pere  
 Il vient, chargé de sa misere,  
 Tramer des jours d'anxiété.  
 Heureux s'il en sçait faire usage !  
 Les peines sont l'apprentissage  
 Des plaisirs de l'Eternité.  
 MAIS o trop frivole Maxime !  
     Malgré la Nature & le Sort.  
 L'homme, qu'un doux espoir anime,  
 Veut être heureux avant sa mort.  
 Victime aveugle, infortunée,  
 Pour surmonter sa destinée,  
 Il vole d'erreur en erreur.  
 Toujours seduit par l'apparence  
 Il coule des jours d'esperance  
 Et jamais des jours de Bonheur.  
 PLUS heureux cent fois l'homme sage  
     Qui, loin d'un monde combatu,  
 Dans le fond de quelque Hermitage,  
 Fait son Bonheur de la Vertu !  
 Tranquile dans la solitude  
 Il coule sans inquietude  
 Les jours les plus delicieux :  
 Nul soin, nul souci ne le ronge ;  
 Il n'est sur la Terre qu'en songe,  
 Son cœur est déjà dans les Cieux.

AVOUEZ, Monsieur, que nos Poètes d'aujourd'hui ont peu de morceaux qu'ils puissent comparer à celui-ci. Quelle solidité dans les pensées ! Quelle justesse dans les expressions ! Quelle naïveté, quel naturel dans les images ! Quelle energie dans le stile ! Voilà ce que tout le monde appelle ici du beau ; & je me persuade qu'il vous paroitra tel. Mais ce beau, tout beau qu'il est, ne paroitra-t-il point trop serieux à vos Dames ? . . . Eh bien ; pour les egayer, & les amuser un peu, voici une petite pièce, d'un tout autre genre, que ma Sœur m'a chargé de leur envoyer, & qu'elle leur avoit destinée, mais qui n'a pu trouver de place dans la Lettre qu'elle a écrite dernièrement à votre aimable Cousine, que je salue.

## CHANSON

*Sur l'Air de Joconde.*

LIZETTE est faite pour Colin,  
     Et Colin pour Lizette.  
 Il est volage, il est badin ;  
 Elle est vive & Coquette,  
 Colin tolere ses rivaux,  
 Lisette ses rivales ;  
 Il prime parmi ses egaux,  
 Elle entre ses rivales.  
 LISETTE amuse mille Amants,  
     Colin toutes les Belles.

Tous deux en amours sont contents,  
Et tous deux infidelles.  
Il est le plus beau du hameau,  
Comme elle est la plus belle.  
Colin ressemble au franc Moineau,  
Lisette à l'Hirondelle.  
SANS soupirer & sans languir  
    Ils amusent l'absence  
Par les plaisirs du souvenir  
Et ceux de l'esperance ;  
Où pour dissiper leur chagrin,  
S'ils ont quelque amourette,  
Lisette revient à Colin,  
Et Colin à Lisette.  
S'IL nait quelque dispute entre eux,  
    C'est un leger Orage,  
Qui, bien loin de briser leurs nœuds.  
Les serre davantage.  
Quel tort pouroient-ils se donner ?  
Ils sont tous deux coupables.  
Ah ! pour ne pas se pardonner,  
Tous deux sont trop aimables.  
EXEMTS de crainte & de soupirs,  
    Ils cherissent leurs chaines.  
D'amour ils goûtent les plaisirs  
Sans en sentir les peines.  
Amants, qui voulez être heureux,  
Prenez les pour modèle,  
Et n'imitiez point dans vos feux  
La folle Tourterelle.

J'ai l'honneur d'être &c.

Paris ce 14 Septembre 1751.